

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS :

2. ESCA

Drame en deux actes et en vers

de Victor Hugo

Création des pièces *Les deux trouvailles de Gallus, Margarita et Esca*, à la Comédie-Française en 1923.

PERSONNAGES

Gallus.
Lison/ Zabeth.
Le Baron Gunich.
Harou, paysan.
Nantais
Le Duc de Créqui.
Le Duc de Montbazon.
Le Marquis de Cochefilet.
Le Vicomte de Thouars.
Lord Effingham.
L'Abbé.
Le Docteur.
Sillette, fille de chambre.
Un page, Un Nègre,
Laquais.
Gentilshommes, seigneurs, valets.

ACTE PREMIER

Lison

— Dans un bois. —

Une route sur le versant d'une colline boisée. La colline monte et occupe le fond du théâtre. La route passe au premier plan, tourne, puis reparait au second plan à mi-côte parmi les arbres où elle se perd. En bas, à droite, une maisonnette couverte de chaume, très propre et très pauvre. Un court sentier de traverse, qui n'a que quelques enjambées sur le talus de la colline, met en communication le tronçon de route du premier plan avec le tronçon du deuxième plan. Gros arbres ça et là autour de la maison. Devant la maison, sous un arbre et dans un massif de roses, une source encadrée de grosses pierres frustes. La cabane, très basse, n'a qu'un rez-de-chaussée. Au lever du rideau, deux, voitures cheminent sur la route; l'une, sur le tronçon supérieur, est une charrette chargée de fumier, attelée d'un âne et menée par un paysan en blouse juché sur le fumier; l'autre, sur le tronçon inférieur, au premier plan, est un coche de voyage et de gala, tout doré, blasonné d'armoiries, surmonté d'une couronne princière, avec glaces, et intérieur de satin, traîné par quatre chevaux empanachés, harnachés de bossages d'or, avec postillons et laquais.

Dans la voiture est Gallus. On aperçoit Gunich dans le compartiment du devant.

La porte de la chaumière est fermée; la fenêtre est ouverte. Une jeune fille, dans le demi-désordre d'une toilette commencée, se peigne devant la fenêtre. C'est Lison. On voit l'intérieur d'une chambre indigente. Beau soleil. Printemps.

Scène première

LISON, GALLUS, PUIS HAROU.

GALLUS,

se penchant à la portière du carrosse.

Oh ! la charmante fille !

LISON,

se penchant à la fenêtre de la chaumière.

Oh ! la belle voiture !

Le carrosse passe et disparaît à droite. La charrette s'arrête.

Harou en descend, son fouet à la main. Il dégringole par le sentier qui abrège, court à la chaumière et frappe à la porte d'un coup de sabot. Il a son fouet à la main.

HAROU

Il est neuf heures.

LISON,

par la fenêtre.

Ah ! c'est vous.

HAROU

Oui, ma future.

LISON

C'est bon.

Elle jette un fichu sur ses épaules nues, et elle ouvre la porte. Harou entre.

HAROU

Vous n'êtes pas encor prête ?

LISON

Pardi !

HAROU

Mais monsieur le curé nous attend à midi.

LISON

Bien.

HAROU

L'autel est paré. C'est comme aux grandes fêtes.

LISON

Bon.

HAROU

De cette cabane isolée où vous êtes,
Jusqu'à l'église...

LISON

Eh bien?

HAROU

C'est encor loin. Allons,
Vite. Habillez-vous.

LISON

Oui.

HAROU

J'aurai deux violons.

LISON

Bien.

HAROU

Je vais décharger mon fumier, puis je rentre
Vous prendre en ma charrette avec Thibaut, le chantre.

LISON

Soit.

HAROU

Mamz'elle Lison...

LISON

Dites Lisa.

HAROU

Lisa.

Vous êtes vertueuse, et c'est pour ça.

LISON

Pour ça,

Que quoi ?

HAROU

Que je vous aime et que je vous épouse.
Vous avez du bonheur, hein ? plus d'une est jalouse.
Vous sentez bien que moi qui suis un gros fermier,
Ayant acquêts et baux francs de droit coutumier,
C'est à qui m'aura. Vous, vous êtes sans famille.

Être madame Harou, quel sort pour une fille !
Avoir six cents arpents de blé, trois cents de foin !
Et dire, en regardant tout le pays très loin :
C'est à moi ! Voyez-vous, vous êtes orpheline,
Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.
Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants
De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche.
Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche.
Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats.
Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas.
Vous allez devenir bourgeoise, et cette chambre
Où vous gelez, pas vrai, dès le mois de novembre,
Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,
Où vous serez chez vous bien qu'en étant chez moi,
Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,
Et des canards si gros qu'on les prend pour des cygnes ;
Ah ! les commères font du train ! Moi, bon luron,
Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,
Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,
Me font rire. Piaillez, mesdames les chouettes !
Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,
Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds,
Ça sera farce. Et vous, vous prendrez un air crâne,
Vous direz : Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne.
Et puis du cidre ! et puis du pain, plein le buffet !
Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait
Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
Moi pas. Ah! par exemple, il faudra travailler.
Étant maîtresse, on est servante. S'éveiller
Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
Manier gentiment la fourche à tour de bras,
Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
Blanchir l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches,
Porter, si le chemin est long et raboteux,
Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.
Nos bans sont publiés. Je vous ai fait cadeau
Du parapluie, afin que, s'il tombe trop d'eau,
On ne s'en serve point, parce qu'il est en soie.
Et nous nous marions tantôt. Vive la joie !
Donc, mamz'elle, à midi, l'église. À minuit...
Il fait claquer ses doigts.

Bien!

Vous êtes un peu maigre. Ah ! cela ne fait rien.
En mangeant du gigot, de la soupe bien chaude,
Du lard, avec le temps vous deviendrez rougeaude.
La viande, voyez-vous, c'est ça qui fait la chair.

Vous étiez mal nourrie. Au fait, tout est si cher !
Le moyen qu'une fille, en mangeant peu, soit belle !
Sans chardon, l'âne geint. Sans pré, le mouton bêle.
Nous serons très heureux. Moi, j'aurai soin des bœufs,
Vous des cochons. Des fois, l'étable, c'est bourbeux,
Dame, on pataugera dans la paille mouillée.
Bah !

LISON,
à part.

On nous a souvent, le soir, à la veillée,
Dit des contes de fée où l'on voit qu'au printemps
Il arrive parfois aux filles de vingt ans
De trouver au milieu de leur chambre un jeune homme
Portant un astre au front, qui leur dit : Je me nomme
Le prince Azur, je t'offre un palais où tout rit,
Chante et danse, je t'aime, et je suis un esprit.
Considérant maître Harou.
Ce n'est pas ça.

HAROU

Je veux vous donner douze, oui, douze
Chemises en bon fil,
Montrant sa manche.
Pareilles à ma blouse.

LISON,
à part.

En toile à torchon !

HAROU

Moi...
Gallus et Gunich, enveloppés de manteaux, passent au fond du théâtre et s'arrêtent derrière les arbres, en observation.

LISON,

regardant Harou et reculant.

Quelle odeur !

HAROU

Moi, fermier,
Je...

LISON

Que sentez-vous donc ? Pouah !

HAROU

Rien. C'est le fumier.
Ça ne sent pas mauvais.
Il s'approche d'elle galamment.

Vous n'êtes pas commode.
J'aime ça. L'autre jour, j'ai, puisque c'est la mode,
Voulu vous embrasser, moi mauvais chenapan,
Mais vous m'avez donné juste en plein museau, pan !
Une pichenette ! Ah ! comme vous m'attrapâtes !
Il rit et cherche à l'embrasser ; elle recule.

LISON,
le repoussant.
Ah ! pardon. Vous avez des mains !

HAROU,
riant plus fort.

De bonnes pattes,
Hein ?
Il rit et étale ses mains.
Ça travaille.
Il les retourne toutes hâlées des deux côtés.
C'est de la bonne noirceur.
Lison se remet à se peigner.

LISON
Dire que je n'ai pas une mère, une sœur,
Pour m'habiller le jour de ma noce !

HAROU
L'usage
Est qu'une du pays lace votre corsage.

LISON
Je ne veux de personne.

HAROU
Oui. Vous êtes ainsi.
Quelle sauvage humeur de vous loger ici !
Seule, en cette cabane au bout de la vallée !

LISON
J'ai ce choix : ici seule ; au village isolée.
Étant pauvre, on n'a pas d'amis, et j'aime mieux
Voir le désert au fond des bois qu'au fond des yeux.

HAROU
Vous avez un parler trop haut. Ça vient, je gage.
Des livres. Quand on lit, ça gâte le langage.
Mais j'y mettrai bon ordre. Ah ! dans le temps ancien...

LISON,
pensive et regardant un livre qui est sur sa table.
En fait de livre ici, je n'ai qu'un paroissien.
À part.
Savoir lire, à quoi bon ? pour lire de la messe !
Fi !

HAROU,
faisant claquer son fouet.
Je serai le maître, et j'en fais la promesse.
Il rit.
Ça, pour vous épouser il faut que je sois fou,
Moi qui suis riche, et vous qui n'avez pas le sou ;
Mais l'homme est un nigaud que la femme ensorcèle,
Hein, mam'zelle Lison ?

LISON

Dites mademoiselle

Lisa.

À part.

Grossier pain bis, va !

HAROU

Convenablement,

Je suis moins que mari, mais je suis plus qu'amant.

Un baiser.

Il s'approche. Elle le repousse vivement.

LISON

Jamais !

HAROU,

éclatant de rire.

Oh! Jamais !

Il regarde à une montre d'argent qu'il a sous sa blouse.

Ça, je babille.

Il faut vous habiller. Il faut que je m'habille.

LISON,

le regardant de côté.

Je crois que pour cravate il a sa corde à puits.

HAROU

Faire un brin de toilette est nécessaire, et puis,

Vous, pendant ce temps-là, ma-de-moi-selle-Lise,

Avec un clin d'œil.

— Est-ce ça ? — parez-vous. Puis, en route, à l'église,

Gens de la noce ! — Et puis, ce soir,

Avec un geste galant qui l'effarouche.

Plus de fichu !

Il fait claquer son fouet. Il escalade le sentier, rejoint la route d'en haut, remonte dans la charrette et s'assoit sur le fumier. Il crie.

Je vais venir vous prendre en ma voiture. — Hu !

LISON,

seule.

Elle ôte son fichu, et n'a plus que sa chemise et un jupon. Elle divise et natte ses cheveux.

C'est là le malaisé. Je suis une rêveuse.

Elle ouvre un tiroir de commode.

Habillons-nous.

Elle prend dans la commode quelques hardes, et s'arrête.

Ma tête est obscure, et se creuse.

Dire que je n'ai pas encor pris mon parti !

Elle tire de la commode une coiffure de mariée en fleurs d'oranger.

Souvent d'un oui, d'un non, on s'est bien repenti.

Dans une heure il sera trop tard.

Elle déplie une robe de grosse laine neuve, propre et laide.

L'ennui me ronge !

Elle met sur un escabeau une paire de gros souliers de femme, neufs.

Pas de destin auquel on ne préfère un songe!

Elle regarde la robe, les souliers et les fleurs d'oranger.

Que faire ?

Elle se remet à natter ses cheveux.

Ce bouvier est honnête. — Et hideux.

Elle les roule en tresse.

Lui, soit.

Elle les rattache en couronne sur sa tête.

J'avais pourtant rêvé le ciel à deux!

Elle interrompt sa toilette et médite.

Aimer, comme c'est bon ! s'idolâtrer sans cesse !
Et n'être pas trop pauvre ! Ah ! c'est beau, la richesse !
La vraie ! En plein. Oui, tout ! Pas l'épaisse façon
D'être riche à peu près qu'a ce pauvre garçon.
Sa femme ira pieds nus. Les souliers s'usent, dame !
Moi, je consens très bien aux pieds nus de la femme,
À la condition du tapis de velours.
Et ces poignets ! Ces gens de campagne sont lourds !
Il faut, pour cet hymen de l'âme avec l'étoile
Qu'on nomme amour, un lit, pas en trop grosse toile,
Un nuage où l'on flotte, on ne sait quel vivant
Char d'aurore emporté par le rêve et le vent,
Et pas plus de travail que l'oiseau sur la branche !

Pensive.

L'œil est d'autant plus doux que la main est plus blanche.

L'amour, dit l'Amadis de monsieur de Tressan,

C'est la vie. Et je hais le parler paysan. Ouvrière.

Orpheline. Oh ! je songe, et Dieu laisse

Entrer dans mon œil trouble un regard de duchesse.

Et j'ai des visions folles, plaire, charmer,

Être libre, être belle, être adorée ! Aimer !

Elle se remet à sa toilette. Elle prend la coiffure de mariée et regarde les quatre murs de sa chambre.

Je n'ai pas de miroir, tant je suis misérable !

Elle sort de la chaumière, et va au puits de la source.

Si Dieu n'avait pas mis cette eau sous cet érable,

Je n'aurais pas moyen de me coiffer, vraiment.

Elle se mire dans l'eau, tout en ajustant sa coiffure.

La fleur d'oranger. — Peuh ! la rose, c'est charmant.

Elle ôte le bouquet d'oranger, cueille une rose dans le rosier, et la met dans ses cheveux. Elle se mire.

Pauvre, ou ce mariage. Ah ! la ressource est dure.

Elle ôte la rose et la regarde pensive.

Une fleur, ça se fane.

Gallus, derrière elle et sans qu'elle le voie, sort à moitié du massif qui entoure la source, avance le bras, et lui pose un épi de diamants dans les cheveux.

GALLUS,

à demi-voix.

Un diamant, ça dure !

Il rentre vivement dans le massif.

LISON,

se retournant.

Hein ? on a parlé.

Elle regarde.

Non. Personne.

Elle se mire dans la source.

Ah Dieu, mon Dieu!

Qu'ai-je au front?

Elle se redresse effarée.

Qui m'a mis cela ?

Elle se mire de nouveau.

Qu'est-ce? du feu?

Ça doit brûler ! — je n'ose y toucher.

Relevant la tête.

Je suis bête.

C'est cette eau qui me trompe et qui met sur ma tête

Un reflet de soleil. Ce que c'est que d'avoir

Une source au milieu d'un bois pour tout miroir !

Elle se retourne. Un grand miroir de Venise ovale, encadré de vermeil ciselé, apparaît devant elle dans le massif.

Ciel !

Stupéfaite, elle regarde le miroir. Elle porte la main au bouquet de diamants qu'elle a sur le front.

Ah ! les reines sont de la sorte coiffées !

Elle regarde le miroir.

Est-ce que par hasard il passe un vol de fées

Qui s'est venu poser sur les branches du bois ?

Elle regarde sa coiffure de diamants.

Ai-je peur ? Non. J'ai fait ce rêve bien des fois.

Autour de moi tout tremble et devient ineffable.

Elle approche du miroir. Elle aperçoit un petit être, espèce de nain ou d'enfant, vêtu de satin blanc glacé vert, qui porte le miroir et le lui présente, et qui disparaît presque derrière, tant il est petit et tant le miroir est grand.

LISON,

admirant l'enfant.

Qu'il est joli !

Elle le considère sans crainte et comme apprivoisée à l'aventure.

C'est ça! le nain! C'est une fable

Qui m'arrive.

Elle l'admire.

Il est fée. Es-tu fée ? Oui, pour sûr !

Quelle est ta reine ?

LE NAIN

Vous, madame.

LISON,

reculant.

C'est obscur,

Mais charmant. Suis-je en vie ? Oh ! l'extase m'accable.

Suis-je morte ?

Pendant qu'elle regarde le nain, le miroir et l'épi de diamants sur sa tête, un collier vient se poser sur sa gorge et sur ses épaules nues. Elle s'écrie.

Un collier tout en perles.

Elle se retourne et voit un nègre. Ce nègre vient de sortir du massif, et c'est lui qui lui a agrafé le collier au cou, sans être aperçu d'elle. Il est vêtu de velours feu.

Lison le regarde, pas effarouchée.

Le diable !

Je comprends.

On entend une musique sous les arbres et une vague chanson murmurée qui semble chantée au loin par des passants invisibles.

VOIX

Chanson

— Les lutins — dans les thyms — les hautbois
— Dans les bois — les roseaux — dans les eaux — ont des voix.
— Donc faisons — des chansons — et dansons. — L'aube achève
— Notre rêve — et l'amour — c'est le jour. —

LISON,

pâmée et fascinée.

Je suis Eve !

Une fumée se disperse dans les branches.

Qu'est-ce que cet encens dans l'ombre répandu ?

Je sens comme une odeur de paradis.

GALLUS,

paraissant.

Perdu.

Enfin ! je tiens mon rêve !

Gallus, sorti du massif, laisse tomber son manteau. Il apparaît vêtu de brocart d'or de la tête aux pieds, avec son cordon bleu et sa plaque d'ordres. Il a sur la tête un panache couleur feu. Il se dresse devant Lison.

LISON

Un homme fait de flamme !

On aperçoit dans les arbres Gunich au guet, caché par l'ombre du bois.

GALLUS,

immobile, l'œil fixé sur Lison. À part.

D'abord disons-lui tu. Le bonheur de la femme

Est d'être tutoyée, et son autre bonheur

Est, quand on lui dit tu, de dire monseigneur.

Il hésite et hoche la tête.

Mais diantre ! tutoyer, c'est brusquer. C'est du style

Bien familier. La nuit est l'intervalle utile.

L'amour dit vous le soir et dit tu le matin.

Il se décide.

Nuances qu'elle doit ignorer.

La regardant et l'admirant.

Quel butin !

Haut à Lison.

Que désires-tu ? parle, et ne sois pas modeste.

Je viens combler tes vœux.

LISON,

maintenant effrayée. Avec une révérence tremblante.

Monseigneur Satan...

GALLUS,

à part.

Peste !

C'est plus que je n'osais espérer.

LISON,
éperdue.

Oui. Non. Si !

Mais je suis toute nue, et c'est plein d'yeux ici.

Un manteau de velours pourpre lui tombe sur les épaules. C'est le nègre qui lui met ce manteau.

LISON

Monseigneur le démon...

LE DUC GALLUS,

souriant, à part.

Elle accepte l'abîme.

Haut.

Et d'abord, descendons de ce sommet sublime.

Je ne suis pas Satan. Je suis un simple roi.

Du moins j'étais cela l'an passé ; mais l'emploi

M'ennuyait ; j'ai lâché le sceptre qui m'assomme ;

Mais je suis encor prince, et même gentilhomme.

Sultan, j'ai planté là le sabre et le turban.

LISON

Oh !

GALLUS,

souriant.

Tu vois un monarque en rupture de ban.

Je me refais aux champs une âme printanière,

Et j'y viens à l'école, — école buissonnière.

Sois ma maîtresse.

LISON,

effarouchée.

Moi !

GALLUS,

souriant.

D'école. Belle, il sied

D'expliquer tout. Ce nègre est mon valet de pied.

J'ai toujours avec moi ma musique de chambre,

Et, même dans les bois, je fais brûler de l'ambre.

Il montre la fumée d'encens dans les arbres.

De là vient cette odeur de sainteté. Ce nain,

Diabolique à peu près, tant il est féminin,

Est un de mes laquais. J'ai de plus dans ma suite

Un rimeur qui me dit la messe, étant jésuite ;

Ce maroufle est chargé de me faire mes vers.

J'en fais moi-même aussi parfois. J'ai pour travers

De rire, et de vouloir qu'autour de moi l'on rie.

Je me fabrique un peu d'aurore et de féerie.

Je voyage en nabab de l'Inde, et mes fourgons,

Que Médée aurait fait traîner à ses dragons,

Contiennent en décors de quoi jouer Armide ;

Je ne suis pas méchant, mais ne suis pas timide.

Qu'on nous donne un hallier, de l'ombre, et cætera,

Et nous improvisons d'emblée un opéra.

Je suis riche, et j'ai pu, grâce à mes viles piastres,

Te mettre sur la tête une coiffure d'astres,
Ô belle, et te rouler une rivière au cou.
C'est là le réel. Point de rêve. Rien de fou,
Tout est simple, et la fable en vérité s'achève.

LISON,

comme somnambule et l'œil égaré.
Ce réel est déjà très joli comme rêve.

GALLUS

Fantastique grenier d'un palais incertain,
Le rêve est le cinquième étage du destin,
Et la réalité, c'est le rez-de-chaussée.
Restons en bas. Je suis un prince ; ma pensée,
C'est de jouir ; je vais, tâchant de peu vieillir.
Suis-je un songe-creux ? Non. Mais je voudrais cueillir
Le divin rameau d'or où l'oiseau bleu se perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
Comment t'appelles-tu ?

LISON

Monseigneur...

GALLUS,

la contemplant. — À part.

C'est vraiment

Mon idéal. Le diable a fait évidemment
Tant de perfections pour y loger des vices.
Une telle rencontre est un des grands services
Que peut rendre l'enfer à quelqu'un d'ennuyé.
Elle a tout. Front pensif, air sauvage, œil noyé,
Bouche à dents de souris qui doit haïr le jeûne,
Mains qui doivent haïr le vil travail.

LISON,

revenant peu à peu à la réalité. — À part.

Pas jeune.

Ce n'est pas encor ça.

Le regardant en dessous.

Tout doré. De beaux yeux.

Plus de jeunesse avec moins de dorure est mieux.

Mais il a l'air d'avoir bien de l'esprit.

GALLUS

Jolie

Comme la trahison et comme la folie !

Ce petit pied, ce bras exquis, convenons-en,

Cela n'était pas fait pour rester paysan.

Lison se rapproche du miroir et considère son manteau de velours et d'hermine. Il la regarde se mirer.

Elle sera perverse en étant bien conduite.

Rien qu'à la voir songer, j'ai compris tout de suite

Qu'en cette fille pauvre et coquette j'avais

Un bon assortiment de tous les goûts mauvais.

Volupté, vanité, toilette, argent, paresse.

De son ongle déjà le diable la caresse.

Croquons-la. Cette fois, je me crois bien tombé.
Une faunesse exquise et digne d'un abbé !
Il s'approche d'elle avec une admiration passionnée.

LISON,
regardant le duc fixement.
Souvent le cœur est froid quand les yeux semblent ivres.

GALLUS
Comment sais-tu cela?

LISON.
Je l'ai lu dans les livres.

GALLUS,
à part.
Elle sait lire ! C'est une difformité.
Ma sauvagesse sort de l'université !
Une savante ! Ça trouble mes conjectures.
Il réfléchit.
Tout se répare avec un bon choix de lectures.
Faublas. Crébillon fils.
Avec un haussement d'épaules.
Aussi je lui trouvais
Certain air lettré...

LISON
Lire ! est-ce donc mauvais ?

GALLUS
Non. Ne pas lire est mieux. Une fille n'est faite
Que pour être jolie et tout changer en fête.
Le temps qu'on donne au livre on le prend à l'amour,
Aucun livre ne vaut un baiser.
À part.
Quel sot tour
On m'a fait là, d'apprendre à lire à cette fille !
L'ignorance est sur l'âme une charmante grille,
Qu'il est fort amusant d'entr'ouvrir lentement.
Nouveau haussement d'épaules, comme quelqu'un qui prend son parti. Il se tourne vers elle.
Crois-moi d'abord en tout. C'est le commencement.

LISON
Je crois tout ce qu'on dit, à moins qu'on ne le jure.

GUNICH,
en observation au fond du théâtre. À part.
Bon détail. Je mettrai ce mot dans ma brochure
Sur les femmes.

GALLUS,
à Lison.
Tu n'as toujours pas dit ton nom.

LISON
Elisabeth, qui fait Lise, ou bien Lisa.

GALLUS

Non.

Moi je te nommerai Zabeth. Te voilà née.
Je coupe en deux ton nom comme ta destinée,
Et tu t'appelleras la marquise Zabeth.

LISON

Marquise !

GALLUS

Je suis prince. Une étoile tombait,
L'amour la ramassa. Cette étoile est la joie.
Je serai ton esclave.

À part.

Et tu seras ma proie.
Soyons joyeux. Vivons. La vie est un gala.

LISON,

se regardant dans le miroir. À part.

Oh ! comme je suis belle avec ces choses-là !

À Gallus.

Monsieur ! reprenez tout !

GALLUS

Pourquoi ?

LISON

C'était pour rire,

N'est-ce pas ?

GALLUS

Je l'entends bien ainsi.

LISON

Je me mire

Avec des diamants, et j'oublie, ah mon Dieu!
Que je dois aujourd'hui me marier.

GALLUS

Parbleu,

Tu peux...

LISON

Dites-moi vous.

GALLUS

Madame la marquise,

Vous pouvez...

LISON

Laissez-moi ! je suis la pauvre Lise.

On entend un bruit de violons et le claquement d'un fouet dans la route d'en haut.

GALLUS

Votre voiture vient.

LISON

Cette charrette !

GALLUS

À moins

Que vous ne préféreriez celle-ci.

Paraît la voiture dorée à quatre chevaux revenant dans la route basse par le côté d'où elle est sortie.

GUNICH,

au duc. Du fond du théâtre.

Sans témoins Fuir serait aisé.

LISON,

à Gallus.

Mais... — à qui donc ce carrosse?

GALLUS

À vous.

LISON

À moi!

Le carrosse s'arrête. Gunich ouvre la portière. Gallus abat le marchepied et y fait monter Lise éperdue.

GALLUS

Viens, c'est... ta voiture de noce!

Tous sont dans le carrosse. La portière est refermée. Le carrosse part. Au moment où il sort, entre dans la route haute, du côté opposé, la charrette traînée par l'âne. On aperçoit dedans un groupe en tête duquel on voit Harou en habits de marié, avec un gros bouquet, et deux violoneux qui jouent du violon

ACTE DEUXIEME :

La marquise Zabeth

- À Paris. —

Un boudoir avec tous les raffinements du luxe. C'est l'hiver. Feu dans la cheminée. Au fond une haute et large fenêtre par où l'on voit les arbres d'un parc, noirs et couverts de givre. Le boudoir est octogone. Aux deux pans coupés du fond, des deux côtés de la fenêtre, deux grandes portes dorées à deux battants. La porte de droite donne sur les appartements intérieurs, la porte de gauche donne sur les vestibules et les antichambres. Sur une crédence, un bouquet de fleurs exotiques rares; à côté un écrin ouvert, montrant un fouillis de pierreries posé sur un plat de vermeil. Sur une assiette de vermeil, un pli cacheté.

La cheminée est à droite. En face, à gauche, une porte bâtarde, basse, dorée.

Scène première

NANTAIS, SILLETTE, PUIS ZABETH.

Sillette range. Elle met l'écrin près du bouquet et l'expose très en vue. Nantais entr'ouvre un battant de la porte de gauche et passe la tête par l'entrebâillement. On entend une chanson dans la coulisse et un bruit de guitare.

FREDON

Chanson au dehors.

Zon zon, Suzon.

On croit n'être que douze à table.

Gibier fin, turbot délectable,

Vins à foison.

On n'est que douze, on est bien aise.

Mais on est treize,

Pas vrai, Suzon ?

SILLETTE,

apercevant Nantais.

Laquais de monseigneur, bonjour.

FREDON

dans la coulisse.

Zon zon, Suzon.

NANTAIS

Qui chante là ?

SILLETTE

L'Abbé, meuble de la maison.

Ton maître va venir ?

NANTAIS

Moi d'abord. En personne.

Puis lui. — Madame est là ?

SILLETTE

J'attends qu'elle me sonne.

Voici divers objets pour elle.

Elle montre la crédence.

Des bouquets.
Des cadeaux. Apportés par différents laquais.

NANTAIS

Qui fait tous ces présents ?

SILLETTE

On ne sait.

NANTAIS

Tu l'ignores?

SILLETTE

Sont-ce des financiers ? sont-ce des monsignores ?
Mystère. Tous les jours quelque présent nouveau.
Une main s'ouvre, donne, et se cache.

NANTAIS

Bravo !

C'est élégant. Sont-ils plusieurs ?

SILLETTE

Je le suppose.

L'essaim des papillons flâne autour de la rose.

NANTAIS

Donner sans se montrer, c'est de bon goût.

SILLETTE

Ainsi

Tous les jours on nous fait de la musique ici.
C'est un assez beau luxe à Paris. À ces arbres
Déjà pas mal ornés de grottes et de marbres,
Tous les matins, à l'heure où le parc est désert,
On ajoute la grâce aimable d'un concert.
Qui paie ? on ne sait pas. Mais l'aubade est exquise.

NANTAIS

Et pendant ce temps-là madame la marquise...

SILLETTE

Dort. Madame est rentrée assez tard, des Bouffons
D'un bal, qui coûte au duc mille écus de chiffons,
Ou de la comédie, ou du brellan, que sais-je ?
Elle s'est attablée avec tout son cortège,
Ayant sur son sofa son chat et son abbé,
Puis on a voulu boire, et le punch a flambé,
Elle a soupe, dansé, que c'est une folie,
Elle a tout ce temps-là, mon cher, été jolie.
Fatigue. Toujours rire, et vivre au paradis,
Cela vous courbature. Et le matin, tandis
Qu'elle sommeille, après ces peines infinies,
Les hommes à madame offrent des symphonies
Qu'elle n'entend pas même ; ils sont faits pour cela.

NANTAIS

Ces filles-là !

La porte à gauche vient de s'ouvrir. Zabeth paraît ; elle est enveloppée d'un surtout de satin et de fourrure, et elle a sa faille et son manchon. Elle écoute.

SILLETTE,
à Nantais.

Silence. On vient.

ZABETH,
à part.

Ces filles-là!

Haut, à Sillette.

Ma chaise est-elle en-bas ?

SILLETTE,
avec un signe de tête affirmatif.

Sous la porte cochère.

À toute heure elle attend madame.

ZABETH

Bien, ma chère.

Surtout n'oubliez pas mes ordres pour ce soir.

SILLETTE
Tout sera prêt, madame.

ZABETH

Ici, dans ce boudoir.

Nouveau signe d'obéissance de Sillette. Elle présente à Zabeth la lettre sur l'assiette de vermeil.

ZABETH

Qu'est-ce ?

Elle ouvre la lettre.

Ah ! des vers !

Elle met la lettre dans son manchon.

SILLETTE

Voici des cadeaux qu'on apporte.

Zabeth regarde les fleurs et l'écrin avec distraction.

ZABETH

J'ai la migraine. Il faut qu'une heure ou deux je sorte.

Si le duc vient, je vais rentrer.

À part.

Ces filles-là!

Elle sort par la porte opposée.

NANTAIS,

écoutant à la porte bâtarde.

Elle part. L'autre arrive.

La porte bâtarde s'ouvre. Entrent Gallus et Gunich. Gallus en habit de soie mordorée. Cordon bleu et plaque. Sur un signe de Gunich, Sillette et Nantais se retirent par la porte du fond à droite.

Scène II

GALLUS, GUNICH.

GALLUS

Et tu dis donc qu'elle a...

Moi qui ne quitte point Zabeth...

GUNICH,

à part.

Ce qui m'agace.

GALLUS,

continuant.

Je n'en sais pas si long que toi, baron sagace.

Combien d'amants dis-tu ?

GUNICH

Sans vous compter, déjà

J'en ai vu sept ou huit passer. Cela changea

Comme un décor.

GALLUS

Combien de dettes ?

GUNICH

Elle achève

Son second million, je pense.

GALLUS

Bonne élève.

GUNICH

Et vous allez garder cette femme ?

GALLUS

Morbleu !

C'est mon chef-d'œuvre.

GUNICH

Mais...

GALLUS

C'est quand je gagne au jeu

Que tu me dis : jetez les cartes. Je contemple

Mon ouvrage, et j'élève aux sept péchés ce temple,

Zabeth. C'est peu vraiment qu'un million ou deux

Pour une telle église offerte à de tels dieux.

Zabeth me satisfait en tout. Je l'ai voulue

Fausse.

GUNICH

Elle triche au jeu.

GALLUS

Gourmande.

GUNICH

Elle est goulue.

GALLUS

Vaine.

GUNICH

Elle est folle.

GALLUS

Aimant l'amour.

GUNICH

C'est Astarté.

GALLUS

Prodigue.

GUNICH

Elle est avare.

Gallus le regarde. Il insiste.

Et met l'or de côté.

Ah! vous réussissez!

GALLUS

Toi, tu la calomnies.

Elle vaut mieux que toi.

GUNICH

Pour vous les gémonies

Sont le vrai panthéon, ô grand prince railleur !

Pour vous le mal est bien, et le pire est meilleur.

Pourtant, valet, je vois l'intérieur du maître ;

Vous n'êtes pas mauvais, vous voulez le paraître.

Jeu dangereux. Feu noir, dont on sent la cuisson

Tôt ou tard.

GALLUS

Je m'amuse, ô cuistre, à ma façon.

Il fredonne.

Qu'est-ce en somme que la femme ?

Beaucoup de chair, un peu d'âme,

Un éden entre-bâillé,

Un masque, un rêve, une fable,

Un vaudeville du diable

Auquel l'homme a travaillé.

Je travaille à Zabeth. L'outil, c'est la débauche.

Je fais le monstre, moi, dont Satan fit l'ébauche.

Et plein d'extase, ainsi que jadis Salomon,

Je regarde sortir d'une perle un démon.

GUNICH

Vous m'avez l'air d'un homme amoureux.

GALLUS

Par exemple !

GUNICH

Dame ! c'est une idole.

GALLUS

Et l'athée à ce temple
Construit par moi, c'est moi.

GUNICH

Vous vous vantez.

GALLUS

Jamais.

Amoureux, moi! jamais. Je rirais, si j'aimais!

GUNICH

Non, mais vous feriez rire et seriez une altesse
Fort compromise aux yeux des badauds de Lutèce.
Comme avec un éclat de rire ils vous défont !
Paris la bonne ville est très méchante au fond.
Une altesse, elle mord dedans, elle en déjeune.
Quelle chute pour vous si l'on vous trouvait — jeune !
Vous voilez votre cœur, vous sentant en danger,
Ah ! peste ! vous le loup, de passer pour berger.

GALLUS

Un Bartholo ! moi !

GUNICH

Non. Céladon, grand modèle.

GALLUS

Quoi ! Zabeth !

GUNICH

Monseigneur ne peut se passer d'elle.
Vous la traînez partout, cette madame-là.
Cette Lison changée en marquise brilla
Tout de suite, en jetant aux moulins sa cornette,
Près de vous, comme auprès du soleil la planète.
Bel astre. Et monseigneur a je ne sais quel air
De peu s'en soucier et d'en être très fier.
Ces nuances-là, dont se compose l'églogue,
Sont l'énigme du cœur humain.

GALLUS,

haussant les épaules.

Idéologue !

GUNICH

Il vous la faut toujours, partout, car elle m'a
Supplanté, cette dame, oui !

GALLUS

L'enfer te forma
De la laideur de l'homme et de la jalousie
De la femme.

GUNICH

Avouez, c'est une fantaisie,
C'est un caprice, on peut aimer par accident,
Convenez avec moi votre vieux confident
Qu'elle égratigne un peu votre âme.

À part, ricanant.

Une âme mûre !

GALLUS

Je n'ai point d'âme, oison, donc point d'égratignure.

GUNICH

Au fond, vous la prenez au sérieux.

GALLUS

Qui ? Moi !

J'en ris.

GUNICH

Vous affectez d'en rire. On voit pourquoi.
Vous êtes un dévot honteux de son église.
Vous vous cachez.

GALLUS

Nella m'échappant, j'ai pris Lise.
Je chassais, je cherchais des appas indulgents,
Une charmeuse ayant pitié des pauvres gens,
Un peu libre, un peu folle, ayant de la clémence.
Tombé sur des vertus par un hasard immense,
M'étant cassé le nez juste à l'escarpement
D'une vierge d'acier, d'ombre et de diamant,
Ayant vu tout à coup, quand je rêvais la butte
Montmartre où dix moulins font gaiement la culbute,
Surgir avec sa neige auguste la Yungfrau,
Ayant tiré du sac ce mauvais numéro,
J'ai dit : je me crois aigle et lion, je suis âne,
Je me suis rejeté sur une paysanne
Quelconque, fort jolie et pas bête, ma foi,
Et je l'ai faite reine en me défaisant roi.
Roman simple ; et j'en suis au deuxième chapitre.

Gallus fouille dans le gousset de son gilet, en tire sa tabatière, ne s'aperçoit pas qu'il vient d'en tirer en même temps un papier, et prend une prise de tabac. Le papier est tombé à terre.

Gunich, en arrière de Gallus, le ramasse, y jette un coup d'œil, et le met dans sa poche pendant que Gallus éternue et secoue d'une chiquenaude les dentelles de son jabot.

GUNICH

Ça, vous êtes un roi duquel je suis le pitre.

GALLUS

Faquin !

GUNICH

Le conseiller d'état, si vous voulez.
Je plains les papillons aux chandelles brûlés.
Je vous vois approcher d'une flamme hagarde,
Charmante et formidable, et je dis : Prenez garde.
Quelque chose se passe au fond de votre cœur.
Vous êtes un captif qui se drape en vainqueur.
C'est une maladie étrange propre aux hommes
Très corrompus, blasés, exquis, comme nous sommes,
D'idolâtrer avec dédain, et d'être pris
Parfois profondément, tout en disant : je ris.

L'eau qu'on jette à ce feu le rallume et l'attise.
Est-on jaloux ? fi donc ! Tendre? quelle bêtise !
Si quelqu'un vous pénètre et dans votre âme lit,
On se fâche ; on se sent comme en flagrant délit.
Surtout il ne faut pas que la belle s'en doute.
Qu'aime-t-on d'elle ? rien. Et tout. Sotte, on l'écoute.
Grasse, c'est un Rubens ; maigre, c'est un Watteau.
Don Juan extérieur, Pyrame incognito,
On se croit libertin. Point. On est platonique.
On couve en souriant un vague amour chronique.
On aime l'âme, et non la chair fragile, on croit
N'être que gris, hélas! on est ivre. L'œil froid
Masque le cœur brûlant.

GALLUS

Dadais métaphysique !

Hors la bonne cuisine et la bonne musique,
Qui sont la même chose au fond, je n'aime rien.

GUNICH

Hum ! parfois le lion a dans sa cage un chien.
Il croit d'abord qu'il va le manger ; puis il l'aime.

GALLUS

Rien ne m'enivre.

GUNICH

Hum!

GALLUS

Je suis froid par système.

GUNICH

Hum !

GALLUS

Tu dis ?...

GUNICH

Est-ce un cri factieux ? je dis Hum !

GALLUS

Mon cœur est le sommeil.

GUNICH

L'amour est l'opium.

Pardon, le cœur d'un prince, on ne sait trop qu'en dire.
Livre doré sur tranche où l'on n'ose pas lire.
Pourtant permettez-vous que...

GALLUS

Buse, je permets.

GUNICH

L'amour se pique au jeu quand on lui dit Jamais !
Vous cachez l'aventure et moi je la devine.
La rêver infernale et la trouver divine,
Voilà votre accident devant cette Zabèth.

GALLUS

Et d'abord, tu ne sais pas même l'alphabet
Du respect. Nomme-la madame. Elle est au prince.
À moi, qui suis ton maître. Et maintenant, si mince
Que soit ton intellect, comprends que, sans déchoir,
Je ne puis aimer, moi qui jette le mouchoir.
Être un Tityre inepte au fond d'un site agreste,
À d'autres ! N'aimant pas, je reste moi. Je reste
Le maître. Devenir amoureux, moi rieur !
Tu crois que je prendrais ce rôle inférieur !

GUNICH,

ricanant.

Le rôle vous prend.

GALLUS

Non. Si bon te semble, certes,
Vieux fou, sois amoureux, passe aux femmes, déserte.
Moi, point. J'ai pu, le jour où le dégoût me prit,
Abdiquer comme roi, mais comme homme d'esprit,
Non pas. Moi, grimacer l'amour ! Qu'on me lapide.
Je vois mes rides, va. Me crois-tu donc stupide
Jusqu'à m'imaginer que de jeunes yeux bleus
Planteront là messieurs les blancs-becs merveilleux
Pour contempler rêveurs mon gilet de flanelle !
Ah ! rien ne change, ami, la nature éternelle !
Avril sera toujours par Aurore ébloui.
Matin et renouveau sont des lieux communs ; oui,
C'est vieux, le lys, c'est vieux, la rose ; mais qu'importe,
C'est toujours jeune, et l'aube est toujours la plus forte.
Oui, pour comprendre l'ombre et les cieux infinis,
L'astre et la fleur, Chloé se penche sur Daphnis,
Oui, Nella cherche George, oui, les Agnès épèlent
Les Chérubins ; jeunesse et jeunesse s'appellent.
Est-ce toi, printemps ? dit la fauvette tout bas.
Il faut les bleus sommets pour les tendres ébats.
Résignons-nous. Rions.

GUNICH

Monseigneur se résigne.
Il est grand, puissant, riche, illustre, auguste, insigne,
Et son manteau royal d'aigles est parsemé.

GALLUS

À quoi cela sert-il si l'on n'est pas aimé !

GUNICH

Vous êtes toujours sûr, vous, prince, d'être au faite.

GALLUS

Devant les femmes, non. L'orgueil du rang est bête.
Pour la femme, un roi passe après son page. Un duc
Ne vaut point ses laquais, mon cher, s'il est caduc.
Aucun soleil couchant n'a droit à l'espérance.
Le sage ne fait pas aux jeunes concurrence ;
Il ne va pas livrer un sot amour risqué

Aux quolibets des gens qui flânent sur le quai ;
Il voit son œil s'éteindre auprès d'un œil qui brille ;
Il s'observe. Devant n'importe quelle fille,
Devant une catau de trente sous, on est
Allié des Habsbourg et des Plantagenet,
Landgrave palatin, duc d'Autriche, infant d'Este,
Prince !... — On voit ses cheveux blanchir, on est modeste.

GUNICH

On se poudre !

GALLUS

Ah ! tu crois, baron de peu de sens,
Que cette neige-là cache celle des ans !
Mais j'ai dix lustres !

GUNICH

Soit. Bel âge !

GALLUS

Tout s'envole,
Mais je ne serai pas un Géronte frivole.
C'est assez d'avoir cru trop longtemps au matin,
Hélas ! c'est triste. Avoir arrangé son destin,
Son cœur, ses goûts, sa vie éclatante et sonore,
Pour être à tout jamais la jeunesse, l'aurore,
L'aube, et voir sur son front monter la sombre nuit!

GUNICH

Ah! je conviens que l'âge à la jeunesse nuit.
Être jeune est le ciel. Rester jeune...

GALLUS

Est l'abîme.
Un ridicule à moi ! J'aimerais mieux un crime.
Oh! qui que vous soyez, devant Lise ou Ninon,
Tenez-vous bien, soyez moqueur et fort, sinon
Vous verrez bientôt poindre une belle hargneuse.
Le méprisant peut seul braver la dédaigneuse.
Surtout, méfions-nous des scènes que nous font
Ces belles, et des cris, et de leur art profond
De s'irriter, de fondre en pleurs, d'être hardies,
Et ne nous laissons pas prendre à leurs comédies.
Plutôt livrer ma vie au tigre libyen
Qu'à la femme ! — À propos, mon anneau, tu sais bien ?
Ma bague empoisonnée ?

GUNICH

Ah ! cet anneau terrible
Qui contient un poison.

GALLUS

Un remède infailible.

GUNICH

Eh bien ?

GALLUS

Je ne l'ai plus.

GUNICH

Comment ?

GALLUS

On me l'a pris

Pendant que je dormais ou bien que j'étais gris.

Je le regrette.

GUNICH

Au fait, c'était un joyau rare.

GALLUS

Un ami. Cet anneau me venait de Ferrare
Dont une Borgia fut duchesse. On vieillit,
Tu comprends ; le destin devient un mauvais lit ;
Un vieux beau, c'est un être absurde et difficile,
D'un côté sensitive et de l'autre fossile.
On sort de l'opéra, du bal, de chez Mesmer,
De chez le roi de France, avec le mal de mer.
C'est pour cela, dût-on n'en jamais faire usage,
Qu'on tient à ces bijoux sinistres, et qu'un sage,
A tous les biens qu'il a, qu'il attend, qu'on lui doit,
Qu'il espère ou qu'il veut, joint la mort, bague au doigt.

GUNICH

Un suicide en l'air, facultatif, possible,
Départ à volonté pour le monde invisible,
Avoir toujours la clef du tombeau sous sa main,
Faire, comme un valet, venir ce noir Demain,
Avoir derrière soi l'éternité qu'on sonne
Et qui paraît : Que veut monseigneur? — J'en frissonne,
Mais c'est bien agréable, au fait.

GALLUS,

pensif.

L'empoisonneur

Des bijoux, c'est le sort.

GUNICH

C'est vous. — Donc, monseigneur,
C'est dit. Vous n'aimez point votre bonne fortune.

GALLUS

Zabeth !

Il hausse les épaules.

Bah !

GUNICH

Soit. Eh bien! moi, je vais vous faire une...
Révélation.

GALLUS

Quoi ?

GUNICH,
s'approchant de la crédence et montrant le bouquet.
Voyez-vous ce bouquet?

GALLUS
Oui.

GUNICH
De qui ça vient-il?

GALLUS
De quelque freluquet
Qui, ne pouvant payer des diamants infâmes,
S'imagine qu'avec des fleurs on a des femmes.

GUNICH
Tous les jours il en vient pour madame un pareil.
Il montre l'écrin.
Voyez-vous cet écrin?

GALLUS
Sur ce plat de vermeil ?
Oui. C'est quelque galant, moins innocent que l'autre,
Qui veut plaire.

GUNICH,
s'approchant de la fenêtre et montrant le jardin.
En ce parc dessiné par Lenôtre,
Tous les matins on joue une aubade.

GALLUS
Oui. Très haut.
C'est encore un galant quelconque. Un peu bien sot.
Car c'est à la Vénus qu'il offre la diane.

GUNICH,
continuant.
Quelqu'un tous les jours donne un bouquet.

GALLUS
Qui se fane.

GUNICH,
continuant.
Un écrin, un concert. Et monseigneur le sait.

GALLUS
Je sais encor ceci qu'on ne sait pas qui c'est.
Ces trois bergers masqués et muets me font rire.
Personne ne connaît leurs noms.

GUNICH
Personne, sire,
Excepté moi.

GALLUS
Tu dis ?...

GUNICH
Excepté moi.

GALLUS

Tu crois

Les connaître ?

GUNICH

Je peux les nommer.

GALLUS

Tous les trois?

GUNICH

Tous les trois. Le premier, le jeune, offrant des roses,
C'est vous. L'autre, plus vieux, donnant ces belles choses,
Ces diamants, c'est vous. Le troisième, à genoux
Aussi lui, le seigneur des aubades, c'est vous.

GALLUS

Eh bien après ?

GUNICH

C'est vous.

GALLUS

Voilà ta découverte !

GUNICH

Niez-vous ?

GALLUS

Non. C'est vrai. Qu'en conclut monsieur?

GUNICH

Certes,

Que vous êtes, mon prince, énormément épris.

GALLUS,

se tenant les côtes.

Ah! vraiment, mon baron est trop bête. Ah ! j'en ris !
Ah ! je suis amoureux parce que je m'ennuie,
Et qu'il me plaît de mettre un rayon dans la pluie,
Du soleil dans la brume, un sourire en des yeux
Qui, tristes, seraient laids, et qui sont beaux, joyeux.
C'est mon goût. La beauté, plus la gaieté ; fleur double.
Ah ! mon pauvre espion myope, tu vois trouble.
Ah! je suis amoureux parce que je distrais
Mes cinquante ans à mettre en relief des attraits
Qui, charmants sous des fleurs, sont exquis sous des perles !
Parce que le sommeil des moineaux et des merles
Ne m'est pas à ce point sacré que dans ce bois
Je ne me glisse avec des joueurs de hautbois,
Et parce que j'ordonne à cinq ou six maroufles
De faire avec leurs chants, leurs gammes et leurs souffles,
Flotter un songe d'or sur de beaux yeux fermés !
Parce que j'ai le goût des bouquets embaumés,
Des bijoux envoyés aux belles, par Hercule,
Je suis un vieux crétin d'amoureux ridicule !
Je m'amuse, morbleu! j'ai cette fille-là,
Et j'en fais le motif d'un éternel gala!

Mais à qui donc veux-tu que je donne des roses ?
 À toi ? Quand tes gros yeux collent leurs cils moroses,
 Quand tu dors, dois-je aller, pendant une heure ou deux,
 Faire de la musique à tes rêves hideux ?
 Faut-il qu'au point du jour sous tes volets je rôde ?
 Dois-je faire couler la perle et l'émeraude
 En rivières autour de ton vieux cou ridé ?
 Dois-je te déclarer sultane validé ?
 Ægipans, nymphes, dieux, ô faunes de Sicile,
 Accourez, venez voir cet immense imbécile !
 Mais pense un peu, voyons, peux-tu ?
 Lise a vingt ans, J'en ai cinquante.
 Eh bien, je me masque, et j'entends,
 À défaut du bonheur, fleur que nul ne transplante,
 Lui faire une nuée amoureuse et galante.
 Personnages du conte : Angélique et Médor.
 Elle est Danaë. Soit. Moi, pluie et grêle d'or.
 Elle est Héro, pensive, et moi je me ranime
 À lui faire rêver un Léandre anonyme.
 Trouves-tu qu'être aimable est au-dessous de moi ?
 Trop de distance ! elle est goton et je suis roi.
 Non, bêtire. Elle est femme, et je suis gentilhomme.
 Être amoureux ! jamais. Non. Mais être économe,
 Non plus. Garder son cœur, dépenser son argent,
 C'est ma mode. Être aux goûts d'une femme indulgent,
 Lui faire tous les jours d'agréables surprises,
 Lui racheter l'ennui de voir vos mèches grises
 Par des bals, des bijoux, des fleurs ; être courtois,
 Et se taire ; et n'aller pas crier sur les toits :
 Mesdames et messieurs, je suis celui qui paie !
 Faire en somme à la belle une existence gaie,
 Libre, opulente, vive et jeune, de façon
 À se dire : après tout je suis un bon garçon !
 Voilà l'élégance. Hein ?

GUNICH

Vous êtes à l'escrime

Très fort.

GALLUS

Je te dis, moi, de m'accuser d'un crime,
 Et non d'une bêtise. Étant déjà l'amant,
 Si j'étais l'amoureux, je serais fou vraiment.

GUNICH

Vous me jetez ce mot : buse !

GALLUS

Oui, je le décoche.

GUNICH

Mais il ne faudrait pas alors de votre poche
 Laisser tomber ces vers écrits de votre main.

Il présente à Gallus le papier que Gallus a laissé tomber, le déploie, et se met à lire.
 Sonnet. À Zabeth.

Déclamant.

... Belle au regard inhumain...

GALLUS,

lui arrachant le papier.

Ô stupide espion ! voleur plus bête encore !
Que ne suis-je encor roi pour que je te décore
De l'ordre d'ânerie inventé tout exprès !

GUNICH

Mais lisez, monseigneur.

Lui montrant le sonnet.

— ... Vos appas... vos attraits... —

Donc vous voulez charmer ! Donc vous désirez plaire !

Gallus jette le papier au feu.

GALLUS

Tu me feras crever de joie et de colère.
Tudieu ! quel animal réjouissant ! Comment !
Parce qu'étant poète, un peu, suffisamment
Pour égaler, si bon me semble, qui ? Virgile,
Je bâcle un vers ou deux, je meurs d'amour ! Mais, Gille !
Un poète est un être indifférent, divers,
Qui s'exerce à viser un cœur avec un vers,
Qui prend pour but d'une ode une femme quelconque,
Et qui, tout en criant : C'est Vénus dans sa conque !
C'est Léda sur son cygne ! Hébé ! turlututu,
Ne veut pas plus charmer cette femme, vois-tu,
Qu'un archer dans un tir ne veut tuer la cible.
La cible est en carton. La femme aussi. L'horrible,
C'est d'avoir pour laquais un baron saugrenu
Tel que toi, marié jadis, jadis cornu,
Croyant aux vers ! Le vrai poète est impassible.
Si les sonnets comptaient, tout serait impossible.
Être forcé d'aimer, parce que ça rime !

GUNICH

Oui.

Au fond, c'est vrai. La rime est piège.

GALLUS

Homme inouï,

Apprends tout. Ce sonnet, pour comble d'aventure,
Zabeth l'a dans les mains !

GUNICH

Mais d'une autre écriture.

Gageons.

GALLUS

Certes. Je puis fabriquer, s'il me plaît,
Des vers, mais je les fais écrire à mon valet.
Par instants, une envie, honnête et sage en somme,
Me prend d'écorcher vif ce hideux gentilhomme !
Apollon, c'est ainsi que tu remercias,
Pour avoir chanté faux, le nommé Marsyas.

GUNICH

Je chante juste.

GALLUS

Va, je suis impénétrable.

Inaccessible, inex...

GUNICH

Pugnable.

Souriant et saluant.

Et vulnérable.

GALLUS

Comme Achille alors. Soit. Au talon. Non au cœur.

GUNICH

Le cœur, souvent les grands l'ont au talon.

GALLUS

Moqueur,

Tu seras avec moi le moqué. Je t'enseigne,

Et ma gaieté te crible, et ta bêtise saigne.

GUNICH

Vous perdez vos anneaux, vous perdez vos sonnets.

Prenez garde.

GALLUS,

lui tournant le dos.

Il me prend pour un de ces benêts

Qui, vu qu'un grand cordon leur coupe en deux le ventre,

Rêvent de plaire au sphinx accroupi dans son antre,

À la femme.

S'affermissant sur ses talons et regardant Gunich en face.

L'amour pour les niais est bon.

Je puis être un vieillard, mais jamais un barbon.

De Louis quinze vieux bien souvent nous sourîmes,

Personne ne rira de moi. Quant à mes rimes,

C'est un jeu, mes bouquets de même. Et, fût-on roi,

Il faut avec la femme enfin qu'on a chez soi,

Belle ou non, paysanne, ou marquise, ou comtesse,

Savoir vivre. De là mes cadeaux. Politesse.

GUNICH

Vous êtes, monseigneur, éperdument poli.

GALLUS

À présent, sois muet. Je t'ordonne l'oubli.

Si de ceci tu dis un mot, ma politesse T'étranglera.

GUNICH,

écoutant à la grande porte de gauche.

J'annonce un groupe à votre altesse.

Entre Zabeth, et avec elle une foule de petits jeunes gens, parmi lesquels le duc de Montbazon,

avec le cordon bleu, Le Duc de Créqui avec la croix de Saint-Louis, Lord Effingham avec la

jarretière, Le Vicomte de Thouars. Au milieu des jeunes gentilshommes, un docteur, noir, en

perruque ronde. En avant du groupe, un abbé. L'Abbé entre le premier, en dansant et en raclant

une guitare.

Scène III

LES MÊMES, ZABETH, L'ABBÉ, LE DUC DE CRÉQUI, LE DUC DE MONTBAZON, LORD EFFINGHAM, LE MARQUIS DE COCHEFILET, LE VICOMTE DE THOUARS, LE DOCTEUR, SEIGNEURS ET GENTILSHOMMES.

Tous, en arrivant, saluent Gallus, qui donne la main à quelques-uns.

L'ABBÉ,

chantant et dansant.

Les bœufs aux champs,
Commère !
Les Anglais sont méchants,
La Prusse est en colère,
L'Autriche n'est pas claire,
Qu'ils s'en aillent lanlaire.
Commère,
Les bœufs aux champs !
Ô belle bocagère,
Va couper la fougère,
Ôte tes bas, bergère,
Les sentiers sont bourbeux.
Commère,
Aux champs les bœufs !

Zabeth en entrant jette sur un fauteuil sa faille et son manchon. Elle tire du manchon son éventail et le pli que lui a remis Sillette à sa sortie. Gallus la salue d'un signe de tête, et Gunich d'une profonde révérence. Gallus se met à causer avec le docteur. Les jeunes gens entourent Zabeth.

LORD EFFINGHAM

Vous avez là, marquise, une mouche assassine.

LE DUC DE MONTBAZON

Mes enfants, mon talent à moi, c'est la cuisine.

ZABETH

De là ce cordon bleu.

LE VICOMTE DE THOUARS

J'arrive du sermon.

L'ABBÉ,

posant la guitare sur un pliant.

Je n'y vais plus. On dit trop de mal du démon.
On exagère.

LE VICOMTE

Oh oui ! L'Abbé Maury, du reste,
Tonne agréablement. Voltaire, Œdipe, Oreste,
La vierge d'Orléans, les juifs, les mécréants...

ZABETH

Qu'est-ce que c'est que ça, la vierge d'Orléans ?

LE VICOMTE,

continuant.

Il prêche à lui tout seul comme les douze apôtres.
À Zabeth.

Vous autres n'êtes pas admises là.

ZABETH,
à part.

Vous autres !

LE DUC DE CRÉQUI

La vierge, autrement dit la pucelle. Cela
N'a jamais existé, des vierges. Oh la la !
Il rit.

Grande, la femme est fille ; enfant, elle est poupée.
Une vierge ! on n'en voit jamais !

ZABETH

Bah ! votre épée.

Le Duc de Créqui pirouette dédaigneusement et lui tourne le dos.

LE DUC DE CRÉQUI,

au vicomte de Thouars.

La Duthé dans un bal t'a, dit-on, maltraité.

LE VICOMTE

Et j'ai fait mettre au For-1'Évêque la Duthé,
Vu que je suis Rohan.

ZABETH,

à part, regardant le baronnet.

Breton du premier ordre.

L'ABBÉ,

à Zabeth, lui montrant les seigneurs.

Dieu fit vos dents pour rire et fit les loups pour mordre.

ZABETH,

à l'Abbé, montrant Le Duc de Créqui.

D'où vient que ce petit est duc ?

L'ABBÉ

Le droit du sang.

Il était digne d'être opulent et puissant,
N'ayant rien dans le cœur ni dans l'âme. Il hérite
D'un oncle. On a toujours les oncles qu'on mérite.

ZABETH,

à lord Effingham

À propos, je reçois des sonnets.

LORD EFFINGHAM

Des sonnets !

ZABETH,

à Gallus.

Laclos prête sa femme au duc de Nivernais.
Que dites-vous d'un homme acceptant cet opprobre?

GALLUS,

continuant sa conversation comme s'il n'entendait pas Zabeth.

Les pléiades, docteur, qu'on voyait en octobre
À l'est, sont maintenant à l'ouest. Sans Kepler
Cela serait obscur ; grâce à lui, c'est très clair.

ZABETH,

insistant, à Gallus.

Le duc lui prend sa femme.

GALLUS,

s'asseyant.

Eh bien ! il l'a conquise.

On est très bien assis dans vos fauteuils, marquise,

Dites-moi donc le nom de votre tapissier.

Il se tourne vers les petits seigneurs épars et causant aussi de lui.

Allons-nous voir ce soir Brizard officier

En grand prêtre tragique ? on donne Montezume.

Il se remet à causer avec le docteur.

LE VICOMTE DE THOUARS,

au duc de Montbazon. Montrant Zabeth.

Nous sommes tous ici ses amants, je présume.

Le duc ne s'aperçoit de rien. Vois comme il rit.

LE DUC DE MONTBAZON

Il s'aperçoit de tout, mais il a de l'esprit.

LE DUC DE CRÉQUI

au vicomte.

Le crois-tu bête au point d'aimer cette donzelle ?

Zabeth prête l'oreille.

ZABETH,

à part.

Donzelle !

LE DUC DE CRÉQUI,

au vicomte.

Vois-tu bien, celle qu'on paie et celle

Qu'on aime, c'est deux.

LE VICOMTE DE THOUARS

Mais d'autres sont fort épris.

LE DUC DE CRÉQUI

Pas lui.

LE VICOMTE DE THOUARS,

montrant la crédence.

Vois ces cadeaux.

LE DUC DE CRÉQUI

regardant les diamants.

L'écrin est d'un grand prix,

Certes !

L'ABBÉ,

flairant le bouquet.

En hiver, des fleurs de serre !

ZABETH,

à Gallus.

Votre altesse

Est poète.

GALLUS

Jamais.

ZABETH,

lui tendant le pli qu'elle a à la main.

Lisez donc ceci.

GALLUS

Qu'est-ce ?

Il prend le papier et y jette un coup d'œil.

Des vers. Fi donc !

ZABETH

Comment les trouvez-vous ?

GALLUS,

les parcourant négligemment.

Mauvais.

ZABETH

Vous les trouveriez bons si vous les aviez faits.

GALLUS

Dieu m'en garde.

ZABETH

Ces vers sont jolis.

GALLUS

Plats

ZABETH

Vous êtes

Contrariant.

GALLUS

Des vers d'amour sont toujours bêtes.

L'Abbé se remet à flairer les roses de Chine.

L'ABBÉ,

se retournant vers Zabeth.

Beau bouquet !

LE DOCTEUR,

à Zabeth.

Qui vous l'a donné ?

ZABETH,

montrant le bouquet à Gallus.

Qu'en dites-vous ?

GALLUS

C'est un de ces bouquets qu'on a pour trente sous
Chez la fleuriste au coin du pavillon d'Hanovre.

L'ABBÉ,

admirant les diamants.

Bel écrin !

ZABETH

Je ne sais qui me l'envoie.

GALLUS

Un pauvre,
Évidemment. Écrin médiocre et fané.

ZABETH

Vous le trouveriez beau si vous l'aviez donné.

LE MARQUIS DE COCHEFILET

à Zabeth.

À propos, des hautbois dans un parc, c'est classique,
Les jardins d'aujourd'hui sont faits pour la musique,
J'aime les violons dans les bois, et l'écho
Des cors de chasse au fond des grottes rococo.
Vous offre-t-on toujours une aubade ?

ZABETH

Oui.

GALLUS

C'est fade.

Je ne sais de qui peut vous venir cette aubade.
C'était joli jadis, mais la mode en passa.

ZABETH

Si c'était de vous, duc, vous ne diriez pas ça.

GUNICH,

à part, observant Gallus.

Il a bien dépisté Zabeth.

ZABETH

Moi, je déclare

Ces fleurs belles, ces vers charmants, cet écrin rare.
L'aubade, comme un chant des anges affaibli,
Me berce, et le matin m'apporte un peu d'oubli.
C'est anonyme. Soit. Moi, pour ne rien vous taire,
Si je savais qui m'offre, avec tant de mystère,
Tant de galanterie, oui, je pourrais...

GALLUS

Eh bien ?

ZABETH

L'aimer.

LORD EFFINGHAM

Ils sont plusieurs.

LE DUC DE CRÉQUI

Oh ! cela ne fait rien.

À Gallus.

Hein ? si nous savions qui, les bonnes gorges chaudes!

GALLUS

À part.

Comme ils riraient ! —

Haut.

Les vers, les fleurs, les émeraudes,
Et les aubades, peuh !

Il hausse les épaules et pirouette sur ses talons.

ZABETH

Toujours vous me froissez,
Monseigneur. On dirait que vous me haïssez.

GALLUS,
froid.

Non.

ZABETH

Mais ça m'est égal.

LE DUC DE MONTBAZON,
à Zabeth.

La haine, c'est province.

L'ABBÉ,
à Zabeth.

Ne point aimer, ne point haïr, c'est être prince.

LE MARQUIS,
au duc de Créqui.

Duc, en raillant l'estoc dont tu nous éblouis,
Elle éclabousse un peu ta croix de Saint-Louis.

LE DUC DE CRÉQUI

De sa boue.

Il rit et regarde Zabeth.

LE MARQUIS

Elle entend. Prends garde. Tu la blesses.

Le Duc de Créqui

Qu'est-ce que ça me fait, ces drôlesses ?

ZABETH,

aux écoutes, à part.

Drôlesses !

Ricanements autour de Zabeth. Gallus fait un signe. Tous s'approchent de lui. Zabeth reste seule à l'autre coin du boudoir.

GALLUS,

à demi-voix, au groupe des gentilshommes.

Je n'ai pas le travers, qu'ont les gens fatigués,
D'empêcher, étant vieux, les jeunes d'être gais.

Riez. —

Au duc de Créqui,

Pourvu, monsieur le duc et pair de France,

Que cela n'aïlle pas jusqu'à la transparence.

Les femmes ! y compris la reine, j'ai souci

De toutes ces margots autant que de ceci ;

Il fait claquer ses doigts.

Mais, une étant chez moi, l'on ne doit pas en rire.

Nous sommes bons amis. Je ne trouve à redire

Qu'à de certains clins d'yeux railleurs. Messieurs, milords,

C'est compris, n'est-ce pas ? car, autrement, alors

Il faudrait voir un peu la pointe des épées.

Il s'approche de Zabeth et lui montre le paysage nocturne au dehors.

Ah ! madame, admirez ces belles échappées
De clair de lune au fond de ces arbres ! La nuit
Est un profond concert que gâte notre bruit.
Ce monde, l'homme ôté, serait beau.

Il revient vers le groupe des gentilshommes.

Mais, j'y pense,

Messieurs, la comédie à huit heures commence.

LE DOCTEUR,

tirant sa montre.

Neuf heures.

GALLUS

Hâtons-nous, si nous voulons la voir,
N'y venons-nous pas tous ?

ZABETH,

à Gallus.

Pas vous. Pas moi. Ce soir
Vous soupez tête à tête avec moi.

GALLUS

Tête à tête !

La surprise est charmante, et c'est toute une fête.
Messieurs, vous entendez. Je vous laisse partir.

À Zabeth.

Je reste.

LE DUC DE MONTBAZON

Comme il va s'ennuyer !

LE DUC DE CRÉQUI

Ô martyr !

Tous saluent Gallus et sortent.

Zabeth va à la cheminée et sonne. La porte de droite s'ouvre à deux battants. Entre Sillette, suivie de quatre laquais portant une table à deux couverts sur laquelle est servi un en-cas.

Gibier. Vins. Cristaux. Au centre, un surtout de table en vermeil avec deux girandoles allumées.

Les valets posent la table au centre du boudoir, et placent un fauteuil devant chacun des couverts qui se font vis-à-vis.

Zabeth fait signe à Sillette et aux valets de sortir. Elle ôte et jette sur un sofa sa pelisse de soie et de martre, sous laquelle elle est décolletée, avec un collier et des bracelets de pierreries.

Elle montre à Gallus un des deux fauteuils et s'assied sur l'autre.

Scène IV

GALLUS, ZABETH.

GALLUS

Vous renvoyez vos gens. Solitude complète.

C'est tout à fait aimable.

Il s'assied. Montrant un grand trumeau à glace derrière Zabeth.

Ah ! ce trumeau reflète

Des appas, qui feraient tourner la tête...

ZABETH

À qui?

Pas à vous.

GALLUS

Je suis vieux. Mais ce petit Créqui...

ZABETH

À lui pas plus qu'à vous, prince. D'ailleurs, qu'importe !

Je crois qu'il vient un peu de vent par cette porte.

Elle va à la porte du fond, comme pour s'assurer que personne n'écoute, l'entr'ouvre, puis la referme.

Gallus prend une bouteille, emplit le verre de Zabeth, puis le sien. Zabeth revient s'asseoir.

GALLUS,

regardant le couvert.

Joli dessus de table !

Il boit, tout en examinant l'orfèvrerie.

Oui, j'aime ce sommeil

Des nymphes sous des rocs sauvages, en vermeil.

Il prend une pièce de gibier et la découpe.

Le rôle de genêt. Fin gibier. Ça patauge

Tout l'été dans le thym, la lavande, la sauge,

La mauve, et ça devient exquis, surtout avec

La choucroute tudesque et le bon vieux vin grec.

Il offre une aile à Zabeth, met de la choucroute dans son assiette, et se verse à boire.

Dites-moi, trouvez-vous ici quelque lacune

Dans l'hôtel, dans la table ou le service ?

ZABETH

Aucune.

GALLUS,

du doigt le jardin.

Vous pourriez pour ce parc, c'est un conseil, pardon,

Commander deux ou trois déesses à Houdon.

ZABETH

Tout me vient de vous, duc, je dois le reconnaître.

GALLUS,

tout en mangeant et tout en servant

Zabeth.

Ce tout n'est rien, madame. Une femme est un être

Charmant parce qu'il est tremblant, fort éperdu,

Très frêle, et qui doit être en tout temps défendu

Contre tout ce qui peut d'une ride être cause,
 Contre un frisson d'aurore et contre un pli de rose.
 Il faut sur son alcôve un chant de séraphin,
 Le nectar à sa soif, l'ambrosie à sa faim ;
 De nos jours, ce progrès est goûté de Tartuffe,
 Le nectar est sauterne et l'ambrosie est truffe,
 Et quant au séraphin, il s'appelle Grétry.
 Des millions ! sans quoi, la femme, ange meurtri,
 Languit, souffre. Exister, madame, est nécessaire.
 Il faut tuer le temps qui nous tient dans sa serre ;
 Donc des plaisirs; toujours, sans trêve, hier, aujourd'hui ;
 On ne saurait percer de trop de coups l'ennui.
 Avoir froid est ignoble ; avoir faim est étrange ;
 Pourtant, dans un plat d'or sans ridicule on mange ;
 Et si la cheminée est un bijou charmant
 Du plus beau marbre, on peut s'y chauffer déceamment.
 La vie enfin doit presque être un conte de fée.
 Je la veux de chansons et de joie étoffée ;
 Phébus, si cet orchestre à ma guise marchait,
 Ne serait pas de trop pour en tenir l'archet.
 Morbleu ! je n'entends pas que l'ennui vous assomme.
 Je vous protège, moi. Marquise, un galant homme
 Prend une femme en gré, sans être un songe-creux,
 Sans être pour cela forcé d'être amoureux,
 Et, gaîment, au-dessus des misères, l'enlève.
 Les besoins de la vie et les besoins du rêve
 Se tiennent ; c'est la robe avec le falbala.
 J'ai tâché de comprendre à peu près tout cela,
 Et je prétends, c'est là ma façon d'être tendre,
 Vous préserver de tout et de tout vous défendre.

ZABETH,

regardant Gallus fixement.

Désirez-vous savoir la vérité ?

GALLUS

Fort peu.

ZABETH

Je vous ruine.

GALLUS

Après ?

ZABETH

Je vous trompe.

GALLUS

Parbleu !

Il découpe une aile de perdrix et l'offre à Zabeth.

Des amants, c'est de droit. Moi, par-dessus la tête

J'en aurais, si j'étais femme, et, comme c'est bête!

Ça n'empêcherait pas que je n'aime quelqu'un.

Trompez-moi. Je n'ai pas le goût d'être importun

Et jaloux, ni le temps d'être amoureux et fade.

Et ruinez-moi. J'aime avoir une naïade,

Une femme, chez moi, qui, d'un air négligent,
Penche l'urne d'où coule à grands flots mon argent.

ZABETH

Monseigneur, vous m'avez de vos bienfaits comblée.
Une pauvre âme fauve aux bois obscurs mêlée,
C'était moi. Je vivais dans les lieux inconnus,
Misérable, et j'étais une fille pieds nus;
On m'avait par pitié fait lire une grammaire ;
Comme je n'avais plus mon père ni ma mère,
Et que je travaillais beaucoup pour gagner peu,
J'étais parfois sans pain, j'étais souvent sans feu,
Et je n'avais pas même un miroir. Un jour, sire,
Vous vîntes. Vous m'avez, duc, avec un sourire,
Prise en une cabane et mise en un palais.
Tout à coup j'eus des gens, des femmes, des valets,
Je vis vers moi monter, avec un bruit de joie,
Moi, fille de la bure, un flot d'or et de soie,
Un océan d'azur, de perles, de saphirs ;
Et j'eus à mon service avril et les zéphirs
Et l'aurore, et l'éden, avec tout ce qui tente
Et charme, et je devins une femme éclatante.
Aujourd'hui, vous m'avez dorée en me touchant.
Loge à la comédie et carrosse à Longchamp,
J'ai tout, et comme au fond du ciel noir, dans les boucles,
De mes cheveux on voit luire des escarboucles ;
Je suis superbe, grâce à vous ; je resplendis,
Je brille, je suis riche. —
Elle se lève.

Eh bien, je vous maudis !

GALLUS

Tiens, ça vous va très bien d'avoir l'air en colère.
À part.
Que veut dire ceci ?

ZABETH

L'âme en tombant s'éclaire.
Ah oui, contre la faim, le froid, vous l'avez dit,
Contre tout ce qui presse, étreint, froisse, engourdit
Les indigents sur qui tourbillonne la neige,
Une barrière d'or me couvre et me protège ;
Vous m'entourez de soins, duc, n'importe à quel prix,
Et vous me préservez de tout. — Hors du mépris !

GALLUS

Je vous défends.

ZABETH

C'est vrai, mais je vous en dispense.
Oui, de ce que l'on dit. Non de ce que l'on pense.

GALLUS

Ce qu'on pense, ah! vraiment, ce qu'on pense, en effet,
Je ne puis l'empêcher.

ZABETH

C'est vous qui l'avez fait.

GALLUS

C'est pour rire, pas vrai? Vous avez des épaules Charmantes.

ZABETH

La drôlesse insultera les drôles.

Se tournant vers la porte par où tous sont sortis.

Où sont-ils, ces faquins? ah! vil groupe rieur!

À Gallus.

Savez-vous ce qu'il faut à la femme, monsieur ?

C'est l'amour. Je n'ai pas ce pain sacré de l'âme,

Et je me sens haïe et je me vois infâme.

Soyez maudit.

Gallus s'accoude sur la table et la considère avec attention. Elle poursuit.

Ces ducs, ces princes, ces marquis !

Tous ! ils sont monstrueux, à force d'être exquis !

Ils me glacent. Ils sont joyeux de quoi ? de haine.

Ils ont la liberté féroce ; j'ai la chaîne.

Ils ont une patrie, eux, c'est l'immense azur,

C'est le ciel. Dans la nue, ils marchent d'un pied sûr.

Ils sont comme des dieux. On me mêle à la fête.

J'y vais. J'ai l'air d'en être. Et tout luit sur ce faite,

Tout chante. C'est à qui rira, boira, vivra.

Marquis, que donne-t-on ce soir à l'Opéra ?

Veux-tu souper? Dansons. Mille louis. Je joue.

Belle, la rose est pâle auprès de votre joue.

Festins. Chasses. On a des lilas en janvier.

On va droit au plaisir sans jamais dévier.

De l'assouvissement on fait sa destinée,

Et je suis la proscrire, et je suis la damnée !

Vous savez bien, les loups et les tigres des bois,

Je les préfère à vous les hommes.

GALLUS,

à part.

C'est, je crois,

Sérieux.

ZABETH

Pas d'amour et pas d'espoir ! je souffre.

J'ai dans le cœur le vide et dans l'âme le gouffre.

Monseigneur ! Monseigneur ! que vous avais-je fait ?

Ah! l'auguste et profond soleil me réchauffait.

Ah! j'avais l'innocente aurore pour ivresse !

Ah oui, c'est vrai, d'accord, j'étais une pauvre,

Et parmi les vivants, et sous le grand ciel bleu,

Et dans tout l'univers, je n'avais rien, — que Dieu !

Je ne l'ai plus. Abîme! Oui, j'avais pour ressource

De cueillir une mûre et de boire à la source,

J'étais libre, et j'avais pour ami le rocher.

Quelle idée eûtes-vous de venir me chercher ?

Ce Gunich vous aida, votre digne ministre.

Vous fîtes ce jour-là, prince, un complot sinistre
 Contre l'inconnu. Mettre un piège dans les cieux !
 Saisir une âme au vol pour lui crever les yeux !
 Ah ! ce qu'on tue au ciel, pour l'enfer on le crée.
 Ô monseigneur, j'étais l'ignorance sacrée.
 Qu'avez-vous fait de moi ? L'aveugle, mal conduit,
 Maudit son guide traître. Hélas ! j'étais la nuit,
 Et vous avez été la mauvaise lumière.
 Vous fûtes l'incendie, et j'étais la chaumière.
 Sans doute je penchais vers la faute, mettons
 Que j'étais coquette, oui, mais j'étais à tâtons,
 J'hésitais, un conseil honnête m'eût sauvée.
 Ah ! duc ! vous m'avez fait une affreuse arrivée
 Dans la chute par l'âcre et fausse ascension,
 Et par l'enivrement dans la perdition !
 Oui, j'étais l'alouette. Est-ce un crime ? Hélas, être,
 Moi la pauvre aile folle, et vous le miroir traître,
 Ce fut notre destin. Moi, vaine et sans effroi ;
 Vous, sans frein et frivole ! À quoi bon être roi
 Si l'on n'a dans le cœur quelque haute chimère ?
 Duc, laissant, au-dessus du vil peuple éphémère,
 Votre esprit souverain flotter dans l'absolu,
 Vous rêviez un grand rêve, altesse ; il vous a plu
 D'essayer de jeter une âme dans ce moule ;
 Devant les yeux d'un roi l'infini se déroule ;
 Créer, rien n'est plus beau ; vous avez, duc féal,
 Voulé réaliser enfin cet idéal,
 Le but noble où le cœur d'un grand prince s'applique,
 Et c'est pourquoi je suis une fille publique.
 Un, c'est le paradis, et l'enfer c'est plusieurs.
 Qu'est-ce que j'avais fait, ciel juste, à ces messieurs !
 J'ignorais ; ils savaient. Un jour, tremblante, nue,
 Je me suis vue au fond de l'opprobre, ingénue !
 Ah ! c'est un crime, c'est un sombre outrage à Dieu,
 Ah ! c'est l'assassinat d'une âme, et c'est un jeu !
 Jusqu'à quel point c'est noir, vous l'ignorez vous-même !
 On ne sait pas toujours quel est le grain qu'on sème.
 On s'imagine avoir le droit de s'amuser,
 Et que, puisqu'on nous dore, on peut bien nous briser !
 Vous n'êtes pas méchant pourtant, mais vous vous faites
 De nos chutes à nous, tristes femmes, des fêtes !
 Ah ! la fille du peuple est prise, et le seigneur
 L'emporte, éblouissant et louche suborneur,
 Et les voilà tous deux dans la même nuée.
 Folle, et sa chevelure éparse et dénouée,
 La malheureuse rit, et lui l'entraîne au fond
 D'une ombre où le démon avec Dieu se confond,
 Et l'on s'enivre ensemble, on s'égare, et l'on erre,
 Et de ce noir baiser sort un coup de tonnerre !
 L'atome, on peut marcher dessus. Non. Je crierai.
 Duc, vous êtes le char du triomphe doré,
 Mais savez-vous de quoi vous êtes responsable ?

C'est de l'écrasement du pauvre grain de sable.
 Il cassera ce char dont l'orgueil est l'essieu.
 La prostitution, c'est l'hymen malgré Dieu.
 Vous n'avez vu dans moi qu'une esclave qui ploie,
 Une chair misérable, un vil spectre de joie,
 Acceptant ce veuvage éternel, l'impudeur.
 Vous vous êtes trompé, monsieur. J'étais un cœur.
 Ah ! vous le croyez donc, vous avez fait ce songe
 D'être ma providence, et moi je dis : mensonge !
 Vous m'avez tout donné ? Vous m'avez tout volé !
 Vous m'avez pris l'honneur, le nom immaculé,
 Le droit aux yeux baissés, la paix dans la prière,
 Et la gaie innocence, et cette extase fière
 De pouvoir confronter, quel que soit le destin,
 Sa conscience avec l'étoile du matin!
 Vous m'avez pris la joie et donné l'ironie.
 Duc, j'avais le sommeil, je vous dois l'insomnie.
 Mon père, ma mère ! oh ! j'y songe avec remords,
 Et je sens la rougeur venir au front des morts.
 Vos bienfaits, vos bontés, prince, sont des sévices ;
 Vos dons sont des soufflets. Qu'est-ce que j'ai ?
 Des vices. Par ces hideux passants mon cœur sombre est troublé.

GALLUS

Mais...

ZABETH

Oh! sarcler dans l'herbe! oh! glaner dans le blé!
 M'éveiller, m'en aller, sereine et reposée,
 L'âme dans la candeur, les pieds dans la rosée,
 J'avais cela! j'avais la sainte pauvreté !
 Maintenant je vois croître autour de moi, l'été,
 L'hiver, sans fin, sans cesse, un luxe énorme, étrange,
 Fait de plaisir, de pourpre et d'orgueil, — et de fange !
 Je n'ai plus rien, je râle, et tout me manque enfin !
 Le mépris, c'est le froid; l'estime, c'est la faim.
 Je dois cette indigence à vos tristes manœuvres,
 Monseigneur.

Elle arrache ses parures.

Ô colliers et bracelets, couleuvres !

Ô diamants hideux et vils ! bijoux méchants !

Bijoux traîtres !

Elle les foule aux pieds.

Où donc êtes-vous, fleurs des champs?

Se retournant vers Gallus.

Mais, direz-vous, avoir ce lourd fermier pour maître
 M'eût froissée, et j'aurais eu quelque amant ? Peut-être.
 J'eusse pu rencontrer, oui, pourquoi le nier ?
 Quelque âpre aventurier des bois, un braconnier,
 Que sais-je ? un voleur ! oui, dans l'ancre et dans l'ortie,
 Un homme commençant, prince, une dynastie.
 Un bandit, le fusil sur l'épaule, un rôdeur
 Demandant aux monts noirs, pleins d'ombre et de grandeur,

Aux bois, où le soleil dans l'or sanglant se couche,
Une épouse, et j'aurais pris cette âme farouche,
Et j'aurais laissé prendre à cette âme mon cœur !
Il eût été mon chêne et j'eusse été sa fleur.
Et je vivrais ainsi, pauvre avec l'homme sombre,
Habitant le hallier, la fuite, le décembre,
Aussi hors de la loi que l'aigle et le vautour,
Nue, en haillons, sans gîte... — Eh bien! j'aurais l'amour!
Et j'entendrais peut-être en cette vie amère
Une petite voix qui me dirait : ma mère !
Et mon voleur aurait de l'estime pour moi.
Il serait tendre et bon, n'étant pas encor roi.
Et nous serions tous deux honnêtes l'un pour l'autre.
Tenez, duc, et voyez quelle soif est la nôtre !
Vous êtes prince et vieux, deux choses que je hais,
Eh bien, pourtant, peut-être, hélas ! nos vains souhaits
Gardent au fond de l'ombre une porte fermée,
Je vous aurais aimé si vous m'aviez aimée !

GALLUS

Mais...

ZABETH

C'est fini. Silence ! Avoir rêvé le ciel,
Et s'éveiller avec l'arrière-goût du fiel,
Et de tous les affronts sentir qu'on est la cible !
Hélas ! vous m'avez fait le cœur noir et terrible,
Soyez maudit.

Gallus veut parler. Elle l'arrête du geste.

Silence ! Il me reste, et c'est beau,
Contre vous, votre ennui, ma haine — et le tombeau.

GALLUS

Mais que voulez-vous donc ? dites-le !

ZABETH

Ne plus vivre.

Elle tire de son sein quelque chose qu'elle approche de ses lèvres.

GALLUS

Qu'a-t-elle dans la main ? grand Dieu !

ZABETH

Ce qui délivre.

Une nuit, vous étiez ivre, usage des grands. Je vous ai pris ceci.

Elle montre à Gallus une bague.

GALLUS

L'anneau !

Zabeth mord vivement le chaton, et, pâle, tend l'anneau à Gallus.

ZABETH

Je vous le rends.

GALLUS

Ciel ! mais c'est un poison ! la mort terrible et prompte !

ZABETH

Boire la mort n'est rien quand on a bu la honte.

Elle s'affaisse sur un fauteuil.

Adieu. Je prends mon vol, triste oiseau des forêts.

Personne ne m'aima. Je meurs.

Elle expire.

GALLUS,

se jetant à ses pieds.

Je t'adorais !

FIN